





POUR ALBERTINE

## DU MÊME AUTEUR

### Rhétorique générale

(avec le Groupe  $\mu$ )

Larousse, 1970

Seuil, « Points Essais », n° 146, 1982

### Rhétorique de la poésie

Lecture linéaire. Lecture tabulaire

(avec le Groupe  $\mu$ )

Complexe, 1977

Seuil, « Points Essais », n° 216, 1990

### L'Institution de la littérature

Introduction à une sociologie

Nathan et Labor, 1978

et Labor, « Espace Nord/Références », 2005

### Le Roman policier ou la Modernité

Nathan, 1992

et Armand Colin, 2005

### « L'Assommoir » de Zola

Belin, « Lettres sup », 1993

### Le Roman célibataire

D'« À rebours » à « Paludes »

(avec J.-P. Bertrand, M. Biron, J. Paque)

José Corti, 1996

### Les Romanciers du réel

De Balzac à Simenon

Seuil, « Points Lettres », 2000

### Stendhal, une sociologie romanesque

La Découverte, « Textes à l'appui/

laboratoire des sciences sociales », 2007

## ÉDITION D'OUVRAGES

### Romans

de Georges Simenon

(2 tomes)

(en collab. avec Benoît Denis)

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000

### Pedigree et autres romans

de Georges Simenon

(en collab. avec Benoît Denis)

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009

**Jacques Dubois**

POUR  
ALBERTINE

Proust et le sens du social

ouvrage publié  
avec le concours  
du Centre national du livre

*collection* **Liber**

**SEUIL**

Cet ouvrage est publié dans la collection « Liber »  
dirigée par Pierre Bourdieu

ISBN : 978-2-02-140182-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*et pour Chris,  
Christine,  
Françoise.*



---

## Préambule



---

Elle survient dans un roman où elle n'était pas attendue et qui, de toute façon, n'était pas son genre. Elle va ensuite y prendre une place sans proportion avec sa vocation première. Très présente, elle quittera pourtant la scène avant la fin. Mais le vaste intermède que constituent ses amours avec le héros et qui découpe cette énorme enclave dans *A la recherche du temps perdu* lui aura suffi pour infléchir le cours des choses, faire que son image irradie sur une large partie de la fiction et, mieux encore, incite le narrateur à revoir les conceptions et croyances qui ont été les siennes jusque-là.

Elle, c'est Albertine Simonet, la « jeune fille en fleurs », la « prisonnière », la « fugitive », le grand béguin de Marcel. La critique a toujours ignoré son rôle, minimisé sa présence. Littéralement, pour une large part de l'exégèse proustienne, Albertine n'est pas là, alors qu'elle figure dans un tiers du roman<sup>1\*</sup>. De même, les questions que soulève son image romanesque n'ont été qu'entre-vues. Une commentatrice aussi subtile et avisée qu'Anne Henry qualifiera Albertine de personnage à deux dimensions, soutenant qu'elle n'est pas plus intéressante, par exemple, qu'un Morel<sup>2</sup>. Il en est cependant qui ont pressenti l'importance de cette figure bisexualisée. Ils ont perçu qu'Albertine introduisait dans la *Recherche* une logique distincte de celle qui émanait de personnages « fondateurs » comme Swann ou Oriane de Guermantes et qu'elle inspirait au roman une manière neuve de penser la socialité. A ceux-là, qui se nomment Emmanuel Lévinas,

---

1. Dans sa monumentale biographie du romancier (*Marcel Proust*), Jean-Yves Tadié relève qu'Albertine Simonet est le personnage dont le nom est mentionné le plus grand nombre de fois dans la *Recherche*.

\* Nous nous dispensons de donner les références complètes des ouvrages et articles cités lorsque celles-ci figurent en bibliographie.

2. A. Henry, *Proust romancier. Le tombeau égyptien*, p. 83.

Gilles Deleuze, Vincent Descombes ou encore Stéphane Zagdanski<sup>3</sup>, nous devons quelques-uns des meilleurs commentaires de l'œuvre proustienne, d'inspiration d'ailleurs plus philosophique que sociologique.

Parmi les facteurs susceptibles d'expliquer la cécité de la critique à l'endroit d'Albertine Simonet, trois méritent d'être pris en compte. En premier lieu, on fera la part de l'entrée tardive et comme improvisée du personnage dans le cours du récit. Nous savons que les épisodes ayant trait à la jeune femme ne figuraient pas initialement dans les plans du romancier et que des événements personnels en ont suggéré par la suite l'intégration. En deuxième lieu, on tiendra compte de la donnée biographique qui est à l'origine de ces développements et qui n'a pas cessé de tourmenter les commentateurs. Que la figure de la jeune fille ait eu pour modèle Alfred Agostinelli, secrétaire et amant de Proust, ne pouvait que rendre perplexes les critiques dès l'instant où le roman transposait une figure homosexuelle masculine en personnage féminin et, partiellement au moins, hétérosexuel. Face à quoi déjà, on conçoit que la tentation ait été forte d'éluder. Enfin, on fera intervenir la coutumière surestimation de la dimension psychologique dans l'appréciation de l'œuvre et de ses acteurs. Mouvante et fugace, intempestive et sommaire, Albertine dérouté ceux qui tiennent la *Recherche* trop exclusivement pour un roman d'analyse. Son personnage énigmatique, qui se disperse aux quatre vents, est réfractaire à toute approche classique et répugne à s'encadrer dans un portrait stable.

Mais, pour nous, c'est de la singularité même de son image comme de son statut en texte qu'Albertine Simonet tire l'énergie qu'elle transmet au roman. Car son personnage est à cet égard d'une grande force. Jouant de sa position d'extériorité, de son décrochage, il jette une lumière neuve sur l'univers déjà en place lorsqu'il survient pour introduire en ce même univers ses valeurs propres, qui s'avéreront perturbantes. Et ce pouvoir est d'autant plus étonnant qu'Albertine n'est jamais vraiment mise en scène par le romancier. Nous la voyons peu agir, nous ne l'entendons guère parler, nous ne percevons ses comportements que de biais. En fait, elle n'est saisie qu'à travers le prisme étroit des relations qu'un narrateur nous fait à son sujet, en relais du héros. Autant de choses qui nous invitent à donner à la jeune héroïne prous-

---

3. Voir les références aux ouvrages de ces auteurs en bibliographie, p. 199.

tienne un relief qu'elle n'a pas obtenu jusqu'ici et à faire d'elle la médiatrice d'une interprétation. Cela dit, nous percevons le double danger de la démarche. D'une part, extrayant le personnage de son contexte, nous allons lui donner une autonomie de sens et d'action qu'il n'a pas. De l'autre, on sera enclin, ce faisant, à le traiter en être de chair et d'os et non en cette figure de papier et de mots qu'il ne cesse pas d'être. Ce risque, nous le prenons allègrement. C'est d'abord que Proust, orfèvre en matière de jeu avec le texte, comme l'annexion même d'Albertine en témoigne, nous y invite. C'est ensuite que l'hypostase d'un personnage à laquelle on veut se livrer est pour nous affaire de méthode : façon d'activer la vie du roman, de lui faire rendre sens lorsque celui-ci demeure enfoui, de faire sortir toutes ses implications. Quitte à le trahir un peu, mais en sachant que l'on reviendra toujours en fin de compte à la lettre du texte. C'est donc en tant que figure réfractée et réfractante qu'Albertine paraît susceptible d'induire un retour fructueux, productif, du roman sur lui-même.

Mais il y a plus. La figure effervescente du personnage albertinien ne prend tout son relief que sur fond d'une imagerie diffuse, touchant à la socialité. Alors même que Proust badine avec les appartenances de la jeune fille ou encore qu'il veille à la présenter comme un être sans attaches, il démultiplie son personnage en indices de toute une inscription sociale, la sienne et celle des autres. C'est que, pour lui, la socialité opère en sourdine et ne s'exprime que dans un discours second, qui dit toujours autre chose que ce qu'il semble dire. Assez comparable en cela à ce « langage indirect » qu'a détecté Gérard Genette chez l'écrivain. Qu'il faille un ludion comme celle que nous évoquons pour que la machinerie sociale avec ses féroces rapports de domination apparaisse dans son insistance, dans sa sournoiserie, dans sa dérision ne manque pas de sel. Mais tel est l'effet Albertine : la jeune femme est en somme un « analyseur », comme l'est Charlus d'une autre façon et par d'autres voies. L'un comme l'autre aiguissent chez le narrateur un sens dont il a toujours fait montre mais qui trouve de plus en plus son mode d'expression avec l'apparition de la jeune fille.

A cet égard, la leçon proustienne de base est simple ; elle dit que, dans les rapports humains, le constituant social est antérieur à l'individu et en quelque sorte l'irradie. C'est ce que souligne Vincent Descombes lorsqu'il note que, chez Proust, « le

groupe précède l'individu, de sorte que l'individualité humaine ne peut pas être considérée comme une donnée primitive, qu'elle doit être décrite comme le produit d'un travail individuel, soutenu par les institutions, sur un matériau collectif<sup>4</sup> ». Nous avons bien là un retournement décisif au sein du genre romanesque, puisque pour ce dernier l'individualité a toujours été la catégorie fondatrice. Un coup de force structurel se produit donc avec la *Recherche* aussitôt qu'elle place le collectif en surplomb du singulier et du subjectif. Mais Proust a retenu la leçon du naturalisme. Il sait que ce n'est pas en mettant en scène des foules et en insistant sur des causalités matérielles que l'on fait œuvre sociologique : lui saisira le social au corps, en relation de proximité et à même l'instauration du sujet dans le jeu interne des déterminations. De plus, son sens du social renoncera à se manifester en grille de lecture surimposée au récit. C'est à même la fiction – son imaginaire, ses procédures expérimentales – que la vérité sociologique se fera jour.

C'est dans ces conditions que Marcel Proust passe, au long de l'entreprise de désillusion qu'il conduit, d'un idéalisme naïf mais fortement revendiqué à quelque chose qui s'apparente de près à un matérialisme. Celui-ci se définira comme prise en compte du corps social dans ses deux sens – symbolique et physique – et mise en œuvre d'une fine dialectique des déterminants externes à l'individu. Telle est la condition du changement de régime romanesque dont Albertine Simonet est le héraut sinon l'héroïne et qui fait de la fiction le champ d'expérience d'une sociologie. Proust sociologue ? Proust « poète du social », comme le voulait Lévinas ? L'un et l'autre, est-on porté à dire. Car si chez lui la socialité se pense véritablement, c'est toujours en tant qu'objet de désir et qu'objet de rêverie. On y reviendra tout au long du présent essai.

Récemment, le traducteur japonais de Proust, Michihiko Suzuki, définissait l'auteur de la *Recherche* comme « le romancier de la libération de soi ». Rien n'est plus vrai et on le saura toujours plus. Mais cette émancipation dont son grand roman ouvre la voie ne se conçoit selon le projet proustien qu'en objectivation de l'être et de son rapport à autrui. A cet égard, le même roman n'a fait qu'anticiper sur ce que, dans ses meilleurs moments

---

4. V. Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, p. 19.

ou dans ses vues les plus pertinentes, nous apprend la sociologie d'aujourd'hui. Il est en ce sens comme en d'autres une grande entreprise pionnière. Et c'est pourquoi nous le lirons de plus en plus dans son actualité. C'est aussi pourquoi maints concepts et points de vue de la sociologie contemporaine nous ont ici aidé à lire Proust : le lecteur s'en avisera au passage et fera les rapprochements utiles.

Si le présent ouvrage doit beaucoup à quelques grandes lectures, ma dette s'étend aussi à ceux qui ont entouré sa mise au point de leurs conseils et de leurs suggestions. Qu'il me soit permis de remercier ici Jeanine Paque, Laurence Devillairs, André Louis, Livio Belloï et Laurent Demoulin de ce que le présent livre doit à leur cordiale vigilance.

\*

\*       \*

Toutes les citations du texte d'*A la recherche du temps perdu* seront faites d'après l'édition Folio en huit volumes (Paris, Gallimard, 1988-1990). Pour désigner les différents volumes, on se servira des abréviations suivantes :

Sw	<i>Du côté de chez Swan</i>
JF	<i>A l'ombre des jeunes filles en fleurs</i>
CG I	<i>Le Côté de Guermantes</i> , première partie
CG II	<i>Le Côté de Guermantes</i> , deuxième partie
SG	<i>Sodome et Gomorrhe</i>
Pr	<i>La Prisonnière</i>
AD	<i>Albertine disparue</i>
TR	<i>Le Temps retrouvé</i>



1

---

**Celle qu'on n'attendait pas**



---

La *Recherche du temps perdu* est un monument de distinction. Beau monde, beau linge, beau style. Oriane et Gilberte. Saint-Loup et Norpois. Jockey Club et peintures vénitiennes. Salons et plages. Infusions et haies d'aubépines. Délicatesses et raffinements. Pudeur et bon goût. L'analyse renchérit dans le subtil, l'écriture dans l'oblique. Rien qu'à lire on se sent mieux, meilleur, d'une autre essence. Ou exclu tout aussi bien. Dans les années trente, Céline et Sartre, ces successeurs potentiels de Proust, ont dû percevoir que l'élégance dont témoignait la *Recherche*, cette aisance de classe, était inégalable et les tenait à l'écart. Il ne leur restait qu'à en remettre dans le trivial, le médiocre ou l'abject. Œuvre distinguée, la *Recherche* vous distingue. Elle est de ces lectures qui vous revêtent d'un lustre en vous intégrant au monde privilégié des élus. De là probablement que ceux-ci soient enclins à la renforcer dans sa pose. Au point d'appuyer sur les signes les plus extérieurs d'un aristocratismes, avec ce qu'il peut véhiculer de daté. Au point également de passer au bleu les moments de pulsion violente, voire de vulgarité, qui ne manquent pas de trouver le texte. On s'aperçoit ainsi qu'au long du siècle la *Recherche* a fait l'objet d'un usage réservé, à l'intérieur d'une lutte pour la production de son sens. Éveillant par ses contenus des effets puissants d'identification sociale et par ses raffinements formels des conduites d'appropriation à consonance mystique, ce roman a vu sa lecture enfermée dans le cercle des commentaires d'adhésion célébrative. Il s'est ainsi constitué une image extraordinairement fermée de Proust, ne retenant que certains aspects du grand texte. Mais on peut penser que les contreforts protecteurs commencent à céder : aujourd'hui une liberté inédite est rendue au sens et donc à ceux qui ont à faire à lui, lecteurs et critiques.

Parce qu'il a fait du désenchantement sa règle et qu'il nous

enchante à ce titre, Proust nous invite à le débarrasser désormais de tout ce qui lui a valu sa réputation coutumière de chic et d'élégance. Sans doute y invitait-il pareillement la lecture d'hier. Mais celle-ci a très tôt établi une hiérarchie entre plans de signification, démarquée elle-même de ses hiérarchies distinctives. Elle a très bien joué de la sorte les rapports entre le Proust de la subjectivité et de l'analyse (introspection, mémoire, jalousie), le Proust poétique (paysages naturels, sommeils, amours) et le Proust du tableau social (salons, lieux de plaisir, intrigues). Elle les a d'abord pensés en domaines séparés ; pour suivre, elle a toujours plus ou moins tenu le « poétique » et le « social » pour d'heureuses adjonctions à cet essentiel qu'est l'approfondissement psychique ; enfin, bien qu'accordant crédit au tableau des mœurs, elle n'a pas manqué d'insister sur son caractère de comédie, d'une comédie reprise de Sévigné, de Saint-Simon et de Balzac. Elle garantissait de la sorte, au sein d'un dispositif bien agencé, la fétichisation et l'hypostase du Sujet psychologique, renvoyant non seulement Proust à toute la tradition française du roman d'analyse mais le protégeant plus encore des risques de trivialité que lui aurait fait courir un rapprochement avec toute littérature du social<sup>1</sup>.

Mais, s'il est vrai que, dans la *Recherche*, un « je » hypertrophié prend en surplomb la scène sociale et ses acteurs, s'il est vrai qu'il se repaît ironiquement du spectacle du monde, Proust ne postule en rien que cette subjectivité soit autonome et se meuve dans une sphère séparée de la réalité ambiante. En fait, la meilleure image que l'on puisse donner du texte proustien est celle d'une transaction soutenue entre plusieurs instances. Et, dans cette transaction, on voit tout ensemble le monde ambiant se subjectiver dans la perception ou la projection d'un « je » et ce dernier s'objectiver dans le démontage de rapports sociaux dont il est partie prenante. Dans une telle conception, les distinguos entre description et analyse, matériel et mental, individuel et collectif perdent beaucoup de leur pertinence<sup>2</sup>.

---

1. Le refus d'un Proust attentif au social et le pensant a trouvé l'un de ses tenants les plus péremptoires chez Gaëtan Picon : « il est faux que la démarche de Proust soit jamais celle de l'historien ou du sociologue. Elle est d'un psychologue qui ne croit pas qu'en changeant d'échelle, les phénomènes humains changent de nature. » Ou encore : « La société, ce n'est que l'homme, l'homme éternel. Proust souligne moins les différences que l'identité psychologique à travers les classes sociales » (*Lecture de Proust*, p. 56).

2. On notera que cette tendance à la fusion entre les « catégories de l'être » ne fait que compliquer encore un peu plus la question des « voix » dans la *Recherche*.

---

DANS LA MÊME COLLECTION

*Méditations pascaliennes*

Pierre Bourdieu

*La Paix de religion*

*L'autonomisation de la raison politique au XVI<sup>e</sup> siècle*

Olivier Christin

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIE  
À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1997. N° 30055 ( )